Roger Vignaud, *Vincent Scotto. L'homme aux quatre mille chansons* (Autres Temps, 2006, 320 p., 20 €). Remarquons de suite la tendance inflationniste du moment : une émission de télévision diffusée en 1985, citée par l'auteur, était intitulée *Vincent Scotto, l'homme aux 2400 chansons*. Si on lui en attribue aujourd'hui 4000, cela fait tout de même plus de 60 % d'augmentation mais après tout, à ce stade, on n'en est plus à quelques centaines près.

Georges Brassens aimait à dire qu'il donnerait tout Wagner pour une chanson de Scotto. On n'en ferait peut-être pas autant pour cette biographie que Roger Vignaud, avocat marseillais, présente fièrement comme la première consacrée à son compatriote et qui est constellée de dialogues reconstitués, de pensées prêtées au musicien, d'anecdotes plus ou moins fabuleuses ayant présidé à la création de telle ou telle chanson. L'évocation de la ville natale de Scotto est traitée dans un style de mauvaise pagnolade qu'on croyait révolu (« Mêlé à la marmaille piailleuse et dépenaillée des enfants habitant sur les quais, il jouait parmi les pêcheurs et les portefaix déchargeant la cargaison des voiliers aux noms enchanteurs venus des mers lointaines... ») et peut-être dû au soutien financier que la Région Provence-Alpes-Côte-d'Azur a accordé à l'ouvrage. Heureusement, Scotto ne tarde pas à gagner Paris où il devient le faiseur de chansons au kilomètre que l'on connaît. Le biographe réussit plutôt bien à rendre l'atmosphère du Faubourg Saint-Martin et de la scène parisienne colonisée dans les années 1930 par l'opérette marseillaise, Alibert – gendre de Scotto – en tête, avant d'être détrônée par les espagnolades de Francis Lopez après-guerre. On en apprend finalement peu sur Scotto, beaucoup sur son œuvre à laquelle il se consacre entièrement, alignant les succès dans son atelier du passage de l'Industrie, phonographique en l'occurrence, aussi bien sur la scène qu'au cinéma (16 musiques de films rien que pour l'année 1936). Vignaud n'élude pas les côtés sombres du personnage, une ode à Mussolini composée en 1923, des paroles de chanson traduites en allemand en 1943, mais reste muet sur sa réputation de coureur de jupons et sur la façon dont il pouvait bien se servir de sa fameuse guitare à neuf cordes. Atouts : index des noms cités, bibliographie, filmographie, belles reproductions des petits formats de l'époque. Inexactitudes : Fréhel n'a pas joué dans *Le Faucon maltais* mais dans *La Maison du Maltais*, c'est Augusto Genina et non Gemina qui a réalisé *Naples au baiser de feu* et c'est André Dassary et non Georges Guétary qui « s'illustra par sa fameuse ode à Pétain, *Maréchal, nous voilà* ».